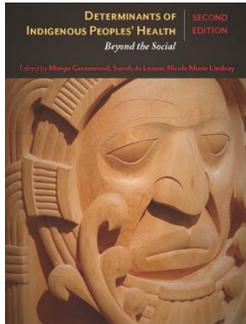




## Au-delà du social : interviews d'auteurs



Bienvenue à [Au-delà du social : interviews d'auteurs](#), une série vidéo (en anglais mais avec sous-titres en français) produite par le Centre de collaboration nationale de la santé autochtone qui se concentre sur la recherche innovante et les initiatives communautaires visant à promouvoir la santé et le bien-être des Premières Nations, des Inuits et des Métis au Canada. Tous les collaborateurs interrogés dans cette série, du très acclamé livre [Determinants of Indigenous Peoples' Health in Canada: Beyond the Social](#) (disponible en anglais seulement), partagent un intérêt commun pour l'amélioration de la santé des peuples autochtones du Canada et d'ailleurs. En amalgamant le savoir traditionnel des Premières Nations, des Métis et des Inuits avec la science et la médecine occidentales, les auteurs démontrent les gains qu'on peut réaliser en intégrant les meilleures connaissances des Autochtones et des Occidentaux, et en honorant et en respectant les diverses pratiques médicales qui nous sont offertes aujourd'hui.

## Vidéo – Panel *Au-delà du social* lors du Forum national du CCNSA, *Transformer nos réalités*, qui s'est tenu à Ottawa les 2 et 3 décembre 2015 avec Brenda Macdougall, Shirley Tagalik, Charlotte Loppie, and Sarah de Leeuw



Cette vidéo présente les perspectives de trois détentrices de savoirs autochtones du panel « Au-delà du social » lors du forum national du CCNSA, *Transformer nos réalités*, qui s'est tenu à Ottawa les 2 et 3 décembre 2015. Shirley Tagalik et Brenda Macdougall partagent leurs connaissances sur les déterminants de la santé des peuples autochtones au Canada. Charlotte Loppie présente une perspective des Premières Nations en utilisant le modèle holistique d'un arbre pour illustrer les facteurs qui influent sur la santé et le bien-être des peuples autochtones du Canada. Shirley Tagalik présente une perspective inuite sur les déterminants de la santé des peuples autochtones qui s'inscrit dans les systèmes de connaissances inuits. Enfin, Brenda Macdougall présente une perspective métisse sur la santé et le bien-être des Autochtones, enracinée dans l'importance des familles et des antécédents familiaux. Sans aucun doute, la sagesse et la connaissance présentée dans ce livre ont eu un impact sur de nombreuses personnes, notamment les professeurs de collège et d'université et les étudiants, à travers diverses disciplines d'études – depuis l'éducation à la santé en passant par la géographie.

## Transcription

**Harold:** I want to turn quickly to our next agenda item, to the Determinants of Indigenous Harold : Je passerai à notre prochain point à l'ordre du jour : Les déterminants de la santé des peuples autochtones au Canada : au-delà du social. Nous invitons Sarah de Leeuw et nos expertes à avancer. La professeure de Leeuw sera notre animatrice. C'est moi qui vais la présenter et elle qui présentera les expertes, qui ont toutes écrit des chapitres dans le livre. Sarah de Leeuw est professeure agrégée à la faculté de médecine de l'Université du Nord de la Colombie-Britannique spécialiste de la géographie humaine et écrivaine primée, qui a écrit 5 textes littéraires et publié plus de 45 revues scientifiques, articles et chapitres de livres. J'invite maintenant à prendre la parole Sarah de Leeuw, Charlotte Loppie, Shirley Tagalik et Brenda Macdougall.

**Sarah :** Tout comme Margo l'a fait ce matin, je tiens à mentionner le fait que nous sommes sur un territoire ancestral non cédé du peuple algonquin. Pour moi, il est extrêmement important de mentionner ce fait, car, comme nous l'indiquons dans ce livre, les déterminants autochtones du bien-être ont toujours reposé sur l'écologie et sur la géographie physique et du territoire. Quelque chose qui, en partie, va au-delà du social, soit exactement ce que le livre tenait de nous faire voir. Bien sûr, les déterminants sociaux des modèles de santé sont essentiels pour comprendre le bien-être autochtone dans ce pays. Mais il faut de nouvelles données et conceptualisations du social pour élargir le discours. Or, les conversations sur le territoire comptent parmi les conversations que nous devons avoir.

Ce texte est, sous certains aspects, tout à fait unique en son genre, faisant appel au savoir des Inuits, des Premières Nations et des Métis. Ce livre représente le point de vue des Autochtones d'un océan à l'autre. On y trouve le point de vue d'artistes, d'écrivains, de simples citoyens, des cliniciens, de décideurs en matière de santé, d'activistes, d'universitaires et de chercheurs. C'est aussi un livre qui, comme nous l'apprenons aujourd'hui, nous fait connaître le point de vue de trois femmes incroyables, détentrices du savoir des Premières Nations, des Métis et des Inuits.

Je ne passerai pas beaucoup de temps à vous expliquer le plan du livre, mais je vous dirai qu'une quatrième édition est sur le point de se faire imprimer. Presque tous les jours, on nous demande à Margo et moi, où l'on peut l'acheter. Nous répondons : « Commandez-le à Canadian Scholars' Press », pour nous faire dire, « Nous avons essayé, mais on nous dit que le livre est en réimpression ». Cela fait extrêmement plaisir à entendre que dans les six premiers mois de la vie de ce livre, il en est déjà à sa quatrième édition. Je tiens aussi à vous dire que les profits du livre sont versés à la Société de soutien à l'enfance et à la famille des Premières Nations du Canada, Cindy Blackstock.

Si c'est un ouvrage important par son contenu, c'est aussi un livre important par ce qu'il fait : non seulement enrichit-il le savoir, mais il redonne les profits de textes écrits par et pour les Autochtones aux personnes améliorant l'existence des Autochtones habitant ce pays. Merci Cindy, de nous avoir permis de faire don des profits à la Société de soutien à l'enfance et à la famille.

Avant de vous présenter trois femmes qui, je dois l'avouer, j'ai l'honneur et le plaisir d'appeler mes amies. Je n'arrive pas à croire que nous aurons des femmes qui, à mon avis, compte indubitablement parmi les esprits les plus brillants de notre époque. Je dois ajouter que j'aime aussi prendre le thé avec elles ou parler de chaussures. Je vais vous les présenter, non pas en tant qu'icônes de la mode, mais sur le plan professionnel.

Avant de procéder, j'aimerais revenir sur des paroles qui, je crois, nous ont tous émus hier soir, les paroles de Louis Riel citées par Jaime Kobel : « Ce seront les artistes qui réveilleront notre esprit ». Je tiens à vous dire que ce livre tire une partie de son pouvoir de la présence d'artistes, de poètes et de conteurs. Des gens qui ne sont pas invités souvent à discuter des déterminants de la santé autochtone au Canada, mais qui y jouent un rôle essentiel.

J'ai l'incroyable plaisir de travailler avec Charles Heit, Ya'Ya Heit de son nom gitxsan. Il est sculpteur dans un tout petit village situé non loin de l'endroit où j'ai grandi à Kispiox, village de 400 à 500 habitants. C'est le mât qu'il a sculpté qui illustre la couverture du livre. Ce mât s'appelle « Moi et mes deux frères morts ». Afin de lui donner un contexte, il a composé le poème suivant, que je vais vous lire parce que, je crois, c'est une œuvre d'art qui, de mille et une façons, incorpore tout ce que les conférenciers nous ont dit hier soir. Il incorpore ce dont Margo vient de parler et ce que nous dirons sur le livre aujourd'hui. Voici le poème de Ya'ya. Je lui ai demandé si je pouvais le lire. Il m'a répondu qu'il serait heureux que vous l'entendiez. Il reçoit cette semaine un prix décerné aux Autochtones de la C.-B., sinon il aurait aimé être avec nous.

Le titre de ce poème est « Ya'ya pleure la mort de ses 2 frères ». Mon frère Andy Clifton est mort en 1999. Am Hon était son vrai nom. Il était la première personne que je connaisse à avoir le SIDA. J'avais peur dans ce temps-là et lui aussi. Comme Am Hon avait peur de vivre, il est allé mourir à Prince Rupert. J'avais peur de son SIDA, mais je suis quand même allé le voir. Comme je ne pouvais pas faire face à son agonie, je suis allé combattre mes démons sur le fleuve Skeena, où j'ai vu ses arcs-en-ciel le ramener chez lui. J'ai failli ne pas les voir. Leurs pas de géants avançaient si vite, Am Hon et ses ancêtres.

Le 14 mai 2003, Yvon Michael Starr est mort. Il était mon frère. Maintenant, il n'est plus de ce monde avec moi. Ce monde est devenu plus petit. J'ai pleuré, mais il n'est pas revenu. Il n'est pas revenu parcourir la forêt avec moi, vivre et rire comme quand on était encore jeunes. On s'amusait comme des fous. On était libres comme des bêtes sauvages. Ensemble, on a connu la liberté. La vraie, la pure. Sans inquiétude ni souci. C'était il y a des années. La vie nous a séparés, mais je garde son souvenir dans mon cœur. Et j'ai souvent pensé à lui. Parfois, je me suis fait du souci pour lui et j'aurais voulu qu'il soit là. Mes deux frères sont morts du SIDA. Ce qui a rendu leur mort encore plus cruelle. J'ai trouvé mon amour pour eux grâce à ma fierté autochtone. Merci.

Nous avons avec nous des expertes du savoir inuit, métis et des Premières Nations. Nous avons ici des invitées incroyables qui regorgent de connaissances. Chacune parlera de dix à quinze minutes, ce qui devrait, si l'on veut plaire à Harold, nous donner beaucoup de temps à la

fin pour les questions et les discussions. Je vais vous présenter nos trois conférencières, puis elles interviendront dans l'ordre dans lequel elles sont assises : Charlotte, Shirley et Brenda.

Charlotte Loppie est professeure à l'École de santé publique et de politique sociale, Faculté du développement humain et social de l'Université de Victoria et directrice du Centre de recherche sur la santé des Autochtones et rédactrice. J'ai eu l'insigne honneur de diriger avec elle, la publication du livre *The Determinants of Indigenous People's Health*.

Shirley Tagalik est une éducatrice habitant Arviat depuis 1976. Elle a travaillé à tous les niveaux du réseau de l'éducation. Elle s'est jointe en 1999 aux Services scolaires et à la petite enfance de la Division des programmes d'études du gouvernement du Nunavut. Elle a contribué à fonder le Centre de bien-être d'Arviat dont les programmes favorisent le bien-être et la guérison au Nunavut.

Brenda Macdougall est titulaire de la chaire en études métisses de l'Université d'Ottawa depuis 2010. Elle a collaboré avec plusieurs communautés métisses, documentant leur histoire culturelle en suivant l'histoire de leurs familles. Elle a signé plusieurs articles et son premier ouvrage, *One of the Family: Métis Culture in 19th Century North-Western Saskatchewan*, a obtenu le prix Clio de la Société historique du Canada pour le meilleur livre portant sur les Prairies. Tout comme moi, vous êtes très chanceux, privilégiés de pouvoir entendre ces femmes incroyables, et nous sommes chanceux d'avoir un livre où figurent leurs opinions et celles d'une foule d'autres auteurs. Merci.

**Charlotte :** J'ai le grand honneur et plaisir d'être aujourd'hui parmi vous pour partager un peu ce que j'ai appris en faisant le travail que je fais au contact de gens comme eux et de gens comme vous. C'est pour moi l'occasion de vous faire connaître un peu ce que j'ai appris et de mettre l'accent, comme je l'ai fait dans mon chapitre du livre sur les Déterminants structurels de la santé des Autochtones. Dois-je vous dire quand l'allumer ou ai-je une télécommande ? Voulez-vous que je le fasse? Non? Je peux le faire? Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je fais, Monsieur ? Désolée... C'est bon. « Monsieur »... Je ne connais pas son nom... Mais il ressemble à un homme.

Je tenais à commencer en honorant ce territoire ancestral non cédé du peuple algonquin, qui nous a si chaleureusement accueillis hier soir. Bon! Qu'est-ce que je dois faire ici? Je tenais à commencer en expliquant en gros comment le discours dominant porte, dans le fond, sur les déterminants sociaux de la santé et, surtout, sur les déterminants structurels, qui sont mon sujet d'étude. Le modèle que nous connaissons, pour la plupart, est ce qui s'appelle le modèle causal descendant, qui, je vous le montrerai dans une minute, porte sur les questions de santé communautaires ou individuelles qui sont en aval des forces structurelles influant sur la santé des gens. C'est le modèle le plus courant. Ce modèle porte d'abord, si l'on va de droite à gauche, sur la maladie et la morbidité. C'est sur ces sujets qu'il met l'accent.

Il porte ensuite sur ce qu'on appelle les causes ou déterminants intermédiaires, par exemple, les comportements et les environnements physiques. En aval, on trouve, entre autres, les politiques et les inégalités sociales, qui ne sont pas étudiées de trop près. C'est le modèle qu'on emploie depuis de nombreuses années. Et, après m'être familiarisée avec les déterminants

sociaux, ce modèle – malgré tout le respect que je dois à ses créateurs – me semblait plutôt illogique, car il était unidirectionnel. Il ne semblait pas tellement mettre l'accent sur la structure.

Donc, comme Carolyn Bennett... et je ne savais absolument pas que c'était elle qui l'avait conçu il y a des années, et j'avais peur de me mettre dans l'embarras.... ce modèle est utilisé de mille et une façons par tellement de gens. Pour moi, il est plus logique de mettre l'accent sur ce qui influence notre santé d'une façon plus holistique. Pourquoi un arbre ? D'abord, il fait partie de l'environnement naturel. Dans le Nord, il n'y a pas de grands arbres, seulement des petits, des buissons si vous voulez.

Mais l'arbre est une excellente représentation des systèmes complexes qui sont interconnectés, tout en étant une métaphore très simple que les gens comprennent facilement. J'aime bien les métaphores simples, car je ne suis pas très intelligente. Ce que je trouve aussi fantastique dans cette métaphore, c'est qu'elle nous permet d'examiner la structure globale et les systèmes compris à l'intérieur de cette structure.

De même, en regardant un arbre, nous savons s'il est malade si les feuilles le sont. Mais l'origine – et j'ai fait mes recherches – la source de la maladie provient presque toujours des racines de l'arbre. On peut dire si l'arbre est sain ou non en regardant ses feuilles, mais ce n'est pas de là que provient d'ordinaire la maladie. Quoique... parfois ce soit le cas. C'est ce que j'aime dans la métaphore de l'arbre.

Lorsqu'on parle des déterminants structurels de la santé - j'ai regardé dans le dictionnaire pour ne pas faire d'erreur - la structure est la disposition des éléments d'un ensemble complexe. On ne dira pas que la santé des Autochtones n'est pas compliquée. J'adopterai donc cette définition.

Vous vous souvenez de vos cours de botanique en 3<sup>e</sup> année ? Voici un arbre. On nous a tous enseigné la photosynthèse, qui est la création d'énergie grâce à la lumière du soleil. Ce modèle représente en fait le processus par lequel les nutriments de l'environnement, absorbés par les racines, sont transportés du tronc jusqu'à la cime, et influent sur la santé de l'arbre.

Il en va de même pour la santé des Autochtones : les ressources sont soit extraites, soit développées par les structures sociales, politiques et économiques, et comme des racines, distribuées à tous les systèmes, où elles circulent en vue d'améliorer la santé des êtres humains. La différence évidente entre les deux c'est que le premier est un processus organique, visant à garder tout l'arbre en santé. Le dernier est malheureusement un système artificiel. C'est pourquoi il arrive qu'au lieu de garder tout l'arbre en santé, on distribue les ressources à certaines parties de l'arbre, souvent au détriment des autres, ce qui nuit au bien-être global de toute la structure.

Il y a quelques années, Fred Wien et moi avons écrit, pour le groupe de Margo, un rapport portant sur les déterminants proximaux, intermédiaires et distaux de la santé, pour employer des termes plutôt médicaux. Donc, lorsqu'on songe aux niveaux de ces déterminants, l'arbre constitue un modèle très utile pour se représenter ces niveaux.

En examinant la cime de l'arbre, nous songeons aux environnements immédiats, les « environnements troncs », où nous vivons tous. Nous sommes tous influencés par des choses comme l'éducation et l'emploi qui, bien sûr, déterminent notre revenu et notre position sociale. Et aussi le soutien social dont nous jouissons, les ressources, non seulement individuelles, mais aussi communautaires – humaines ou autres – ayant un impact direct sur notre santé.

C'est un environnement qui est très familier à la plupart d'entre nous, car la plupart des interventions publiques ou privées lui sont destinées. Elles portent soit sur nos habitudes personnelles – comme fumer, boire, avoir des comportements sains – soit sur les environnements immédiats, les environnements troncs, qui ont un impact direct sur notre santé.

Examinons un peu les environnements centraux représentant les systèmes – la santé primaire et publique, l'éducation, la justice, la gouvernance, les régimes de travail – façonnant ces environnements troncs. À ce niveau, nous commençons à peine à mettre l'accent sur des choses comme la sécurité culturelle, et ce seraient les pratiques des individus au sein des systèmes. Parfois, c'est le système lui-même qui change, l'Autorité de la santé des Premières Nations, par exemple. Cela arrive souvent lorsqu'on cherche à faciliter l'accès aux systèmes pour que les gens soient un peu plus actifs au sein de la communauté.

Mais c'est sur la racine que portait mon chapitre; c'est sur la racine que j'aimerais définir mon programme de recherche. Comme les racines d'un arbre, les environnements structurels profondément enracinés, les fondements idéologiques, historiques, politiques et économiques influencent tous les autres environnements. C'est l'intégrité de ces fondements qui influe sur l'équité, la justice et donc le bien-être de sociétés complètes.

C'est le modèle dans son intégralité. Je veux vous montrer que, dans ce modèle, la santé des humains ou des Autochtones ne fait pas partie de l'équation – ça, on le sait déjà. Il n'y a pas de feuilles car nous connaissons déjà les problèmes. Plutôt que se concentrer sur les individus, qu'ils soient en santé ou non, il faut s'intéresser aux systèmes et aux environnements influant sur la santé, la favorisant ou lui nuisant. Comme vous le voyez, que vous travailliez en amont ou en aval, quelle que soit votre préférence... Malgré les apparences, ce n'était pas une remarque d'ordre sexuel. Du moins, je ne crois pas. J'ai besoin d'un verre d'eau. C'était mauvais. Parfois, je ne peux pas m'en empêcher. Bon, il y a le tronc, soit les environnements immédiats, nous avons des occasions et des ressources soit suffisantes soit insuffisantes pour favoriser la santé humaine sous toutes ses facettes.

Au prochain environnement - central - ce sont les institutions, l'éducation, l'emploi, la santé, la gouvernance, soit suffisants soit insuffisants pour favoriser la santé des environnements immédiats. Ensuite, à la racine, nous avons les environnements sociaux, politiques, économiques, etc. soit suffisants soit insuffisants pour soutenir des environnements systémiques sains.

C'est seulement un énoncé qui braque les projecteurs non sur les individus, non sur la communauté, mais qui pose plutôt la question : Est-ce que notre société est juste ? Les structures de la société, ses racines profondes sur les plans idéologique, politique, social et

historique – si cette société est juste, seront les fondements sur lesquels reposeront des systèmes qui soutiennent également tous les citoyens, où tout un chacun pourrait profiter de toutes les ressources et de toutes les occasions offertes par cette société. Non seulement elle assure l'équité en santé pour tous les citoyens mais, parce que chacun reçoit son dû, elle favorise aussi la bonne volonté : les gens ne se détestent pas et ne se disputent pas les ressources. Elle assure la cohésion entre ses membres : chacun a l'impression de faire partie de la même société, plutôt que d'occuper un rang dans une hiérarchie.

La question qu'on se pose, c'est : Notre structure actuelle est-elle intègre ? J'ai donc cherché la définition de l'intégrité. Elle signifie – je crois que ça s'applique ici – L'état d'une chose entière, non divisée. La structure de notre société est-elle entière, indivisée ? Est-elle honnête ? A-t-elle des principes pour l'équité et la justice ? À la lumière du présent et du passé, nous devons nous poser la question : Peut-on interpréter des idéologies racistes, la mécompréhension et les blessures de l'histoire, des relations de pouvoir visiblement déséquilibrées et la distribution inéquitable des ressources comme de l'intégrité structurelle ? Est-il possible de modifier des structures malsaines profondément enracinées ?

Certains pays colonisés ont réussi, à des degrés divers, à renverser ces structures. C'est sans doute l'Afrique qui est allée le plus loin, mais certains pays européens ont été, eux aussi, colonisés et ont réussi à se décoloniser. Mais chacun doit y mettre du sien. Nous devons tous réaliser que le processus prendra beaucoup de temps, que chacun a quelque chose d'important à dire, que nous devons tous y participer et exprimer notre opinion, et que nous devons le faire pacifiquement. Comme vous le savez pour la plupart, en pays autochtone, le rire est parfois le meilleur remède. Comme l'a dit Mark Twain, rien ne peut résister à l'assaut du rire. Ce ne sont que quelques pensées.

D'autre part, si nous faisons abstraction des individus, qui influencent ou non l'environnement où ils vivent, et si nous reconnaissons que cet environnement a été créé, a été structuré, a été construit par la société, nous pouvons décider de transformer la structure, pour que tous les enfants aient accès aux ressources de base pour leur développement sain qui, nous le savons, jouent un rôle essentiel dans la trajectoire qu'ils suivront à l'âge adulte. Nous pouvons décider que tous auront les mêmes chances de recevoir une éducation de qualité et de trouver un bon emploi, que l'apport de tous sera célébré, y compris celui des peuples autochtones, que nous protégerons toutes les communautés des dangers du développement et de l'extraction de leurs ressources, que nous soutiendrons tous les peuples dans leur quête de l'auto-détermination et que nous assurerons le développement sain de toutes les communautés du pays. C'est une décision que nous devons prendre ensemble, sinon nous continuerons d'avoir des structures insuffisantes pour la santé des futures générations. Merci beaucoup.

**Shirley :** Nous ne regarderons plus les arbres de la même façon; ni les buissons. J'attends qu'on affiche ma présentation. Je tiens vraiment à remercier un tas de gens pour le privilège que j'ai d'être ici ce matin. Tout d'abord, le peuple algonquin pour le privilège de pouvoir vous adresser la parole sur leur territoire. Surtout le Centre de collaboration nationale et Margo pour avoir laissé de la place au savoir inuit transmis par nos aînés.

Je tiens à remercier la cinquantaine d'ânés avec qui je travaille, et qui m'ont encouragée et permis de participer à des congrès comme celui-ci et de transmettre leur savoir au moyen du chapitre que nous avons écrit ensemble.

Pendant que nous attendons la présentation... L'une des choses qui m'a frappée hier soir, c'est quand Phil Fontaine a parlé de la pauvreté. Or, nous venons d'adopter une stratégie de réduction de la pauvreté au Nunavut. Lorsque nous sommes allés parler de pauvreté aux ânés pour connaître la terminologie qu'ils employaient, ils ont dit : « Nous ne savions pas que nous étions pauvres avant que qallunaat, les blancs, nous le disent. » En tentant de définir comment ils décriraient quelqu'un qui, selon eux, serait pauvre, ils ont répondu : « Cette personne serait quelqu'un qui n'a pas de relations humaines, qui serait seul au monde. Un peu comme qullunaat qui viennent chez nous seuls et sans ami. Cette personne aurait le cœur vide, aurait la colère facile et serait assez immature pour montrer sa colère et, peut-être, ne saurait pas comment être heureuse, comme qallunaat qui viennent sur notre territoire ».

J'espère que la présentation d'aujourd'hui nous permettra de redéfinir les choses. Les définitions varient selon les peuples. Les peuples autochtones comprennent de façons complètement différentes certains des termes que nous utilisons tout le temps. OK, je dois comprendre comment utiliser la télécommande. Nous y voilà!

J'habite Arviat, qui se trouve là, tout près de la frontière du Manitoba. Comme vous voyez, c'est dans l'extrême sud du Nunavut, mais nous sommes en fait l'une des communautés les plus froides du Nunavut. J'y vis depuis près de 40 ans, et je travaille avec des ânés provenant d'un peu partout. Malheureusement, le groupe avec lequel je travaille change, car certains habitent trop loin pour se rendre aux réunions et d'autres décèdent. Mais ce fut un privilège, ces 20 dernières années, de travailler à la documentation de leur conception du monde, Inuit qaujimajatuqangit. J'y retourne...

J'habite le village d'Arviat. Comme il se trouve dans les Prairies, la vue s'étend très loin et nous avons de magnifiques couchers de soleil en toute saison. J'y suis venue en tant qu'éducatrice, mais j'y suis restée après y avoir rencontré mon futur mari. J'y vis avec mes enfants et mes petits-enfants, et aussi, je ne suis pas certaine du nombre, probablement entre 40 et 50 chiens. Je vais donc tenter de parler de mes relations avec nos chiens dans la présentation d'aujourd'hui.

Commençons par le contexte socio-historique. Les ânés avec qui je travaille divisent la vie en trois secteurs. D'abord, innusiq, soit les « choses de la vie ». C'est qui nous sommes, notre contexte social. Bien sûr, le plus important, ce sont les relations que nous avons les uns avec les autres, et le respect, le soutien et l'humanité que nous montrons les uns aux autres.

Ils disent aussi qu'il faut faire preuve du même respect envers notre environnement, car c'est de lui que nous tirons notre subsistance. Bien sûr, pour les Inuits, tout ce qu'ils avaient, toutes leurs ressources venaient directement de l'environnement. Avatimik kamattiarniq est l'intendance de l'environnement.

Les deux s'imbriquent dans le troisième volet, qui s'appelle iqqaqqaukkaringniq, qui est la transformation des ressources de notre environnement en technologies rendant notre vie plus viable et nous aidant à prospérer dans notre environnement. Donc, ces trois volets s'interpénètrent constamment tout au long de la vie.

Regardons un peu les images présentées ici. Voici des exemples d'iqqaqqaukkaringniq : appliquer de la boue sur les patins du traîneau pour qu'il avance plus vite sur la neige. Ou la technologie de l'iglou qui permettait aux Inuits de vivre à -60 degrés, n'est-ce pas, Sally ? ...dans notre région de Kivalliq, tout en étant au chaud. Ou la conception fantastique des vêtements inuits pour laquelle, même aujourd'hui, il n'y a pas d'équivalent non inuit qui soit aussi chaud. Et, bien sûr, la domestication des chiens qui explique pourquoi les Inuits habitant les régions circumpolaires ont remplacé des groupes d'Inuits qui n'avaient pas de chiens et éprouvaient donc plus de difficultés à survivre.

Ce sont les croyances d'Inuit qaujimajatuqangit, les connaissances accumulées de tout temps par les Inuits. Ces croyances reposent fermement sur les relations. Si vous étudiez les troupeaux d'animaux autour de vous, vous remarquerez qu'ils ont des réseaux sociaux aussi fondés sur les relations. C'est comme les bœufs musqués formant un cercle pour protéger leurs petits, comme l'ourse polaire entraînant ses oursons pendant leurs premières années. Je peux vous certifier que les ourses sont des mères très protectrices puisque nous voyons des ours polaires tous les jours au village.

Sans oublier les enfants qui ont la responsabilité de dresser les chiens, pour qu'ils deviennent des membres de la famille. Les enfants nomment les chiens et portent les chiots sur leur dos pour qu'ils s'habituent à l'odeur de la famille et en fassent partie. Ils leur étirent les pattes pour qu'ils courent plus vite; et ils leur disent en leur tenant la tête : « Tu vas être un bon chien, tu vas être un chien intelligent, tu vas être le chien le plus rapide, tu vas être un chien obéissant ». Le dressage des chiots se fait à un âge très tendre. De même, l'éducation des enfants se donne aussi à un âge très tendre et, chez les Inuits, elle ne laisse rien au hasard.

L'éducation des enfants inuits s'appelle inunnguiniq, « fabriquer un être humain capable ». Chez les Inuits, le processus de développement suit des étapes très précises. En partie, il s'agit de faire participer nos enfants, dès le plus jeune âge, à toutes sortes d'expériences qui renforcent leur capacité à vivre sur cette terre, à interagir avec autrui, et à comprendre leur culture et leur langue, les attentes culturelles des enfants envers les adultes et vice-versa.

C'est la pierre d'assise de l'éducation. Elle débute par la planification de la détermination du nom de l'enfant. Si nos filles n'allaient pas toutes accoucher à Winnipeg, elle commencerait à la naissance, moment où l'on bénirait l'enfant, où la famille élargie l'entourerait et ferait leurs vœux et leurs souhaits pour son avenir, et où les aînés décriraient la voie qui s'ouvre devant lui. Ça n'arrive pas lorsque l'enfant se trouve à 1000 milles de là. Mais les aînés considèrent que ce sont des volets importants au cœur d'inunnguiniq. Pour nous, l'établissement de relations est très important, ainsi que les relations avec la nature.

Lorsqu'on parle de l'importance du chien qui, comme je l'ai dit, était dressé pour faire partie de la famille, la plupart des familles inuites le considéraient comme la ressource la plus importante.

Je vais vous conter deux brèves histoires que m'ont racontées des aînés. L'aînée Theresa Anma était la première gardienne de mes enfants. Elle m'a raconté la fois où, enfant, elle était avec d'autres dans un iglou - Ils l'avaient peut-être bâti au mauvais endroit, je ne sais pas trop - quand une tempête féroce s'est abattue sur eux et les a enterrés très profondément dans l'iglou. Dès leur réveil le lendemain matin, le père a pris sa savgut, sonde à neige, pour sonder les alentours. Ils ont alors réalisé qu'ils avaient été enterrés vivants. Je ne sais pas exactement combien de temps ils sont restés là, mais ils rationnaient avec prudence le peu de nourriture qu'ils avaient, pensant qu'ils seraient sous la neige pendant très longtemps, jusqu'à ce qu'elle se mette à fondre. En fait, ils y avaient passé plusieurs semaines au moins lorsqu'ils ont entendu des bruits de pas au-dessus d'eux. On était venu les secourir et dégager l'iglou. Les sauveteurs savaient où ils étaient, où était l'iglou, parce que leurs chiens étaient allés chercher de l'aide. Leurs chiens ne les ont jamais abandonnés.

L'autre récit a été conté par une dame appelée Helen Konek. Arviat a été peuplé par des Inuits forcés d'y habiter dès les années 1960. Le campement d'Helen a été déplacé à Arviat. Un jour, l'avion de la GRC s'est posé au campement. Les agents ont dit aux habitants de monter et de tout laisser derrière eux. Sans apporter leurs armes ni leurs trésors familiaux. Ils auraient ailleurs une autre vie, où tout serait mieux. Elle était alors une jeune fille, enfin, assez jeune. En décollant, elle a regardé au sol et vu deux choses qui l'ont inquiétée. La bande venait de terminer la chasse automnale au caribou et avait caché plus de cent caribous. Elle avait peur que toute cette viande ne se perde. Elle a aussi vu en décollant les chiens du campement courir en tous sens. Elle s'est dit : « Ce sera difficile pour eux. Ils n'auront pas de quoi manger. Ils sont si bien dressés qu'ils ne pilleront pas nos caches de viande ».

Après une séance de guérison communautaire, elle est venue me dire : « Depuis 50 ans, il ne se passe pas une seule journée sans que je pense à ces deux choses : qu'on nous rendra responsables de la viande chassée puis perdue et que nos chiens ont souffert parce que nous les avons laissés là ». Ces choses font partie du trauma ressenti par la communauté jusqu'à ce jour.

Pour les Inuits et beaucoup de peuples autochtones, le but de la vie est de mener une bonne vie. Voici une image d'aînés jouant au nugaluktaq, jeu où chaque joueur apporte quelque chose qu'il a fait, quelque chose qui a fait sa renommée. Si je pouvais faire de magnifiques kamiks perlés, je les apporterais. Quand un joueur gagne en touchant ce petit morceau d'os de caribou à l'aide d'un harpon il peut prendre l'un des objets apportés par les autres joueurs. C'est une façon de redistribuer la richesse, de partager ses accomplissements avec les autres habitants du campement, afin que personne ne soit jaloux ou manque de quoi que ce soit. Si quelqu'un avait besoin d'un couteau, il pouvait en gagner un nouveau au nugaluktaq.

Ce jeu s'inscrit dans maligait, les lois qui régissent la vie des Inuits. Voici les quatre grandes lois, que tous doivent suivre : travailler sans relâche pour le bien commun, vivre en harmonie et en équilibre, toujours se préparer pour l'avenir et respecter tous les êtres vivants. Ces lois sont liées au mode de vie Inuit : être accueillant et inclusif, s'assurer de vivre en harmonie et en équilibre, montrer un grand respect pour autrui, toujours se soucier de son bien-être, s'assurer de respecter l'équilibre comme dans le jeu nugaluktaq, comment redistribuer la richesse pour que tous soient égaux dans la communauté. Faire preuve d'ouverture et d'honnêteté dans ses communications.

Éviter les ragots et le mensonge et s'attaquer aux problèmes pouvant entraîner des conflits. N'oublions pas l'inunnguiniq, qui est le processus par lequel on apprend aux enfants à vivre ces valeurs. Ce sont des principes directeurs qui sont à la base de l'inunnguiniq. Nous n'examinerons pas tous ces principes. Chacun d'entre eux comporte un processus de formation de nos enfants dans cet esprit.

Pilimmaksarniq, acquérir d'importantes compétences, débute dès les premières années. Après avoir remarqué à quoi s'intéresse l'enfant, ce pour quoi il a des aptitudes naturelles. On fait venir les meilleurs experts de la communauté pour travailler avec lui, pour faire en sorte qu'il soit extrêmement compétent dans ce domaine, pour qu'il en fasse profiter le bien commun et l'ensemble de la communauté.

De ce point de vue, l'harmonie est vraiment un déterminant social de la santé. C'est l'occasion de rassembler tous les membres de la communauté, de se donner des attentes et des objectifs communs, de collaborer ensemble au bien-être de la communauté. Désolée..!

Prenons l'exemple du caribou. Nous avons, je crois... le deuxième plus gros troupeau de caribous au monde qui passe tout près quelques fois par année. L'une des raisons pour lesquelles ce troupeau est si gros, alors que les caribous du pays - que dis-je, de la planète tout entière - sont en déclin, c'est parce qu'il a, depuis des milliers d'années, le même lieu de mise bas extrêmement sûr. Le caribou est très timide lorsqu'il met bas. Si quelqu'un passe à côté d'une femelle qui met bas ou vient de le faire, elle va s'enfuir et abandonner son petit. Le lieu de mise bas doit être extrêmement sûr pour que le troupeau soit en santé et ne soit pas effarouché pendant la mise bas. Maintenant que la région de Kivalliq se fait développer, ces lieux sont menacés par l'industrie minière. Notre troupeau de caribous risque donc d'être ravagé.

L'important, en avançant vers l'avenir, c'est que la famille reste au cœur de notre société. Comme il est important d'assurer la sécurité de nos caribous et de leurs familles, il nous faut aussi faire attention à nos propres familles et à la façon dont nous pouvons leur fournir du soutien, à la lumière du trauma et des changements qu'ont vécus nos communautés inuites.

On en tire de la sagesse, la sagesse de poser les bons gestes, de prendre les bonnes décisions. Un processus que suivent les Inuits, et c'est un système selon Charlotte, c'est aajiiqatigiingniq, où tous les experts parviennent ensemble à un consensus. Le groupe prend des décisions par consensus et par le partage et la discussion, de la façon dont Margo nous le demandera plus tard aujourd'hui. Le fait de ne pas avoir de conseils élus ni de gens nommés par le gouvernement et prenant les décisions, mais de laisser plutôt la communauté les prendre dans le respect des traditions est très important.

Comme nous avons une surpopulation d'ours polaires à Arviat, je veux prendre ce problème en exemple. Lorsque je parle aux aînés de la chasse à l'ours blanc, ils me répondent : « Si nous n'avions pas de viande, qui est du caribou en général, nous chasserions peut-être l'ours polaire. Comme ce n'est pas le cas, nous nous contentons de l'éviter. Pourquoi chasser l'ours polaire? » Lorsque le gouvernement canadien a décidé de protéger l'ours polaire des chasseurs inuits, c'est

alors qu'il a établi des quotas. Lorsque nos communautés ont reçu des quotas, c'est des vignettes pour 15 caribous. C'est sûr qu'une personne qui obtient une vignette part chasser le caribou... Pardon! L'ours polaire. Il est parti chasser l'ours polaire. Avant les quotas, dans notre région, on chassait deux ou trois ours par an. Mais quand le gouvernement a introduit les quotas, les permis ont été utilisés au maximum et un maximum d'ours ont été chassés qu'on ait besoin de sa viande ou non.

Tout cela se résume à l'importance de prendre des politiques saines. Il arrive souvent que les politiques soient le résultat de visées politiques et non de la sagesse qu'ont déjà les gens.

En résumé, la grande force des Inuits, qaujimajatuqangit, c'est les liens étroits qu'ont les gens dans tous les secteurs de leur vie. C'est caractéristique des savoirs autochtones. Il est important de s'appuyer sur ces forces pour asseoir la base des liens qui nous unissent. Nos sociétés nous ont suggéré des moyens de mener une bonne vie, en vue de nous guider dans nos progrès et dans les décisions que nous prenons pour promouvoir le bien-être et encourager les gens à trouver ensemble des solutions communes.

Il est important d'éduquer nos enfants, de leur inculquer ces notions dès leur prime enfance et de trouver des moyens de revitaliser notre savoir culturel, de revitaliser ces attentes culturelles et ces croyances et valeurs dans nos communautés et nos familles, pour que nous ayons la chance d'avoir un avenir meilleur. Lorsque nous songeons à cet avenir meilleur, nous l'envisageons le cœur plein d'espoir.

Au Nunavut, une cinquantaine d'ainés, je vous l'ai dit, sont en train d'exprimer ces valeurs dans un livre et le Centre de collaboration nationale collabore avec nous à la création sur Vimeo de vidéos sur Inuit qaujimajatuqangitwith qui seront affichés sur le site. Nous avons donc bon espoir que nous aurons un bel avenir pour ce qui est de la revitalisation de notre savoir inuit. Merci beaucoup.

**Brenda :** Je tiens aussi à remercier Margo et son équipe de m'avoir invitée à participer. Je me sens très privilégiée d'avoir participé à tant d'activités avec les praticiens de la santé ces 2 ou 5 dernières années. Je viens de l'ouest du pays, des Prairies, mais j'habite maintenant Ottawa. Les Algonquins se sont montrés très généreux et très accueillants et m'ont raconté des histoires passionnantes. Je tiens donc à honorer l'endroit où nous sommes, près de la chute des Chaudières, qui a tant d'importance pour eux.

Ce dont je vais vous parler aujourd'hui fait écho à ce qu'a dit Shirley, mais d'un point de vue métis. Je travaille avec les familles et les communautés métis dans un contexte historique. À défaut d'être praticienne ou travailleuse de la santé, j'ai grandi dans une famille comptant une foule d'infirmières. Je comprends donc un peu le travail que vous faites et les problèmes que vous avez. Je tiens à honorer les aînés qui sont ici et tous mes héros intellectuels. À vrai dire, beaucoup sont des gens dont je lis les écrits depuis des années ou dont j'ai écouté des conférences et je suis honorée d'être ici aujourd'hui.

Je vais vous parler d'un extrait du chapitre du livre, plus précisément de quelques familles. J'ai eu la chance de travailler avec des aînés et aussi des jeunes. J'ai commencé à enseigner à

l'Université de la Saskatchewan dans le programme SUNTEP, Programme de formation des enseignants autochtones urbains. Si la plupart des étudiants sont métis, certains ne le sont pas. Un tas d'Autochtones inscrits ou non-inscrits participent aussi.

Une des activités que nous faisons ou faisons chaque année, c'était de dresser leur arbre généalogique. Non pas tant en retraçant leurs ancêtres qu'en recréant l'histoire de leur peuple. Ce qui m'a frappée, c'est la difficulté qu'ils avaient à dresser même le plus simple des arbres. Ils connaissent leurs grands-parents, mais pas leur parenté éloignée. Les gens refusaient de mentionner certains proches pour diverses raisons : honte, racisme, ce qui avait été perdu... C'étaient des gens jeunes qui avaient grandi à Saskatoon. Je connais plusieurs membres de leur famille, mais je n'avais jamais réalisé qu'ils étaient Métis. Eux non plus ne savaient pas que je l'étais. C'est parce que nous n'étions pas censés parler de ces choses. Ma génération est l'une des dernières à qui on demandait de ne pas en parler en public.

J'ai été frappée par le fait que nous avons beaucoup de travail à faire pour rebâtir nos liens de parenté. J'ai commencé en faisant des recherches sur les traditions des liens de parenté. J'ai donc commencé à chercher des histoires. Aussi, des récits traditionnels sur les familles. C'est avec joie que j'ai découvert celui de la femme qui a épousé un castor. Les Algonquins se transmettent cette histoire de bouche à oreille. Parfois, c'est un homme qui a épousé le castor, mais c'est plus souvent une femme qui a épousé le castor. Dans la tradition inuite, c'est un homme qui épouse un caribou. C'est l'idée que nous sommes apparentés aux animaux. Si nous comprenons nos liens de parenté avec eux, qui sont le fondement de nos liens avec le territoire, nous comprenons comment collaborer et interagir les uns avec les autres. Selon moi, le secret de ces récits c'est ce qu'ils disent sur la réciprocité.

Dans le mythe de la femme qui a épousé un castor, une jeune femme s'en va jeûner sur la terre ferme. Elle rencontre un jeune homme dont elle tombe amoureuse. Il la convainc de venir habiter chez lui avec son peuple. Elle le rejoint donc. Tout ce qu'il lui demande, c'est qu'elle cesse de fréquenter les gens n'appartenant pas à leur communauté. En retour, il lui donnerait tout ce qu'elle voulait ou tout ce dont elle avait besoin. Elle était comblée : des enfants, des biens et de la nourriture. Même en vieillissant, elle était encore heureuse, ayant mené une vie fructueuse, avec son mari et ses enfants. Un jour on l'a laissée seule dans la hutte et elle a réalisé que sa famille ne reviendrait jamais. Comme dans l'histoire de l'iglou, elle a entendu dehors la voix de promeneurs qui passaient et, pour la première fois, elle s'est adressée à des étrangers. Ils ont donc fait irruption dans sa hutte, l'ont libérée. Elle a alors découvert qu'elle vivait depuis longtemps dans une hutte avec des castors.

À travers toutes ces expériences, elle a appris la structure sociale des castors. Il lui incombait désormais de la faire connaître à son peuple. Elle est donc retournée chez son peuple pour parler de la structure sociale des castors. Elle a dit que, s'il était respectueux, que s'il les chassait sans faire d'abus, que s'il ne gaspillait rien, il aurait toujours leur appui. Par contre, s'il leur manquait de respect, s'il violait leur structure sociale, les castors refuseraient alors de se faire chasser et le peuple serait pauvre puisqu'il perdrait ces relations. De même, on définit la pauvreté comme le fait de n'avoir personne. Ceux dont on doit avoir pitié, ce ne sont pas les gens sans argent, mais ceux qui n'ont personne dans leur vie. Ceux-là font vraiment pitié.

Donc, cette histoire, le récit de l'homme qui a épousé un caribou, celui de l'enfant bison, tous ces récits nous font réfléchir à la nature humaine. Comment nous Autochtones, pouvons vivre en société et nouer des relations les uns avec les autres. Notre vraie famille n'est pas la famille nucléaire immédiate de la tradition occidentale, qui est un phénomène récent, même pour les Canadiens allochtones, Mais se sont nos réseaux étendus. Il nous incombe, en tant qu'êtres humains, d'élargir notre famille, de créer des liens et de nouer des relations. Nous le faisons en nous mariant et en adoptant des enfants, mais aussi en participant ensemble à des cérémonies et en partageant les moments importants de notre vie. En regardant les gens dans la salle, je vois plusieurs membres de ma famille élargie et j'en suis bien contente, car c'est ma parenté. Même s'il n'y a pas de lien de parenté direct entre nous, je vois mes proches dans la salle.

J'ai étudié ces histoires afin de comprendre la structure des familles métisses. La généalogie est l'une de mes méthodologies. Je suis un raseur, comme on en trouve dans toutes les familles. Vous savez, la grand-tante Machin qui passe son temps à vous demander : « Tu te souviens de Chose? Il est parent avec nous du côté de... » Elle peut nommer tous les lointains cousins. C'est moi tout craché, ça, mais dans une structure communautaire. J'ai assumé la responsabilité d'essayer de me souvenir des liens de parenté entre les gens parce que, chaque fois que j'assiste à un forum, on me demande : « Je ne connais pas ma famille. Pouvez-vous m'aider à la retracer? » Oui, c'est donc ma responsabilité puisque j'ai la chance de connaître ces histoires que je peux transmettre.

L'une des familles avec lesquelles j'ai travaillé, je dis bien « travaillé avec », je connais les descendants encore vivants de cette famille, est la famille Laliberté du nord de la Saskatchewan. Je connais leurs descendants, mais c'est sur leur histoire que je travaille. J'étudie les documents historiques pour en savoir plus sur leur histoire. Les enseignants qui m'ont fait la classe m'ont appris qu'il n'y a pas de document officiel sur mon peuple, qu'il n'est pas mentionné dans les archives ou les livres d'histoire. C'est une connerie. Pardon! C'est une sacrée connerie. On nous mentionne partout dans les livres. Il y a des indices partout. Nous les avons ignorés parce qu'on nous a dit qu'ils n'existaient pas, mais les documents historiques en sont pleins. La traite des fourrures parle de nous, les recensements, les églises, les certificats de mariage, de baptême, d'enterrement... Nos ancêtres nous ont laissé une foule de documents historiques. Je crois fermement qu'ils l'ont fait exprès pour que nous puissions un jour les trouver. Il nous faut chercher et trouver leurs histoires.

C'est l'une des choses que je fais : je lis les documents, les journaux, les lettres, les rapports sur la traite de la fourrure. Ils sont extrêmement révélateurs. L'une des choses que j'ai trouvées, dans le nord de la Saskatchewan sur la famille Laliberté, c'est cette histoire incroyable racontant tous les ennuis qu'elle a causés à la Compagnie de la Baie d'Hudson. L'une des façons dont nous laissons des traces, c'est en agaçant d'autres personnes qui racontent par écrit leurs tracas. Croyez-moi, historiquement, nous sommes tombés sur les nerfs de bien des gens.

J'ai trouvé un journal de 1892 du poste de l'île-à-la-Crosse portant sur Pierriche Laliberté. C'était le patriarche de la famille Laliberté. Il avait travaillé une cinquantaine d'années pour la Compagnie de la Baie d'Hudson. Alors septuagénaire, il a demandé de toucher une pension. La Compagnie lui devait cette pension, insistait-il. Les directeurs se sont réunis pour débattre de la question. Beaucoup d'entre eux disaient : « Pas question! Nous ne pouvons pas assurer son

bien-être. Qu'est-ce qu'il croit? Il sera un fardeau pour la Compagnie. Sa femme sera un fardeau ». Sa femme s'appelait Sarazine Morin. Le commandant local a écrit à ses supérieurs à Winnipeg : « C'est une erreur. C'est une erreur parce que cet homme et ses fils, et ses gendres contrôlent la traite locale. Ils se marient les uns aux autres... à d'autres Métis, je veux dire, à d'autres Autochtones, aux Cris et aux Dénés de la région, aux autres habitants du poste. S'ils décident de cesser de faire la traite dans la région, la Compagnie de la Baie d'Hudson en sentira les effets. La traite s'arrêtera net ». C'est ainsi qu'il a obtenu sa pension. Non seulement cela, mais il a décroché un contrat lui permettant de diriger sa propre société de fret pour la Compagnie.

J'ai donc cherché ses enfants. Je voulais savoir qui ils étaient. Pierriche Laliberté a eu 12 enfants avec sa femme Sarazine, dont neuf fils. Un seul fils a quitté la région et n'est jamais revenu. Il est parti 200 milles vers l'est, à Cumberland House. Tous les Laliberté de la région de Cumberland House sont ses descendants. Les neuf autres sont restés dans le district d'English River du réseau de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson, le réseau du fleuve Churchill pour le nord de la Saskatchewan. Ses filles ont toutes épousé des hommes de la bande de la nation Canoe Lake, de Birch Narrows, de la nation Dene et de la nation La Loche. Elles y ont donc laissé une foule de descendants. Il ne faut pas oublier que la femme de Pierriche, Sarazine, était la fille d'un important commerçant en fourrures de la région, le Québécois Antoine Morin, et de Pélagie Boucher, née dans la région de d'Athabaska. Le sang se mêlait beaucoup en Athabaska. Sarazine était la fille aînée de 14 enfants. Tous ces enfants ont joué un rôle considérable dans la traite.

Donc, d'où qu'ils venaient, les membres de mon peuple étaient élevés dans la traite. Nous apprenions à être en relation les uns avec les autres et à créer une économie stable et solide pour la Compagnie du Nord-Ouest, la Compagnie de la Baie d'Hudson, la Compagnie XY, l'American Fur Compagnie... Elles avaient besoin de nous.

Ce que j'ai aussi appris à l'école, c'est que les directeurs de la traite ont abusé de mon peuple. Ce que les documents, eux, m'ont appris, c'est que nous contrôlions notre vie et notre destinée dans cette région. En faisant revivre ces histoires, nous savons mieux qui nous étions dans le passé et comprenons mieux qui nous sommes aujourd'hui. Ce n'est pas de l'histoire abstraite.

Je sais que vous avez tous souffert pendant vos cours d'histoire. J'emploie ce mot parce qu'ils étaient ennuyeux comme la pluie. Et pourquoi? Parce qu'ils ne parlaient pas des gens. Ils parlaient des événements, de ce qui s'était passé loin de chez vous.... Je parie que vous n'avez pas entendu parler de l'histoire de votre communauté dans les cours d'histoire qui se donnent dans les écoles primaires et secondaires. On ne l'enseigne simplement pas. On n'enseigne pas l'histoire locale. Lorsque les jeunes arrivent à l'université, où j'enseigne, ils ne savent pas d'où ils viennent. Je leur pose donc les questions : Qui est ton peuple? Que faisait votre communauté? D'où venait-elle? Comment s'est-elle formée? L'a-t-on forcée à aller ailleurs? Si vous ne venez pas de cet endroit, comment y êtes-vous arrivés?

J'enseigne surtout aux jeunes vivant en milieu urbain. Ce sont eux qui viennent m'écouter, pour une raison ou une autre. Leurs réseaux sociaux sont, sous certains aspects, très riches parce que, au fil du temps, ils ont noué des relations avec des gens à qui ils ne sont apparentés. Ils

font exactement ce qu'on leur demande sans connaître l'histoire de la femme ayant épousé un castor. Ils sont allés forger des relations incroyables les uns avec les autres. Par contre, ils ne connaissent pas leurs grands-parents. Ils ne connaissent pas leurs arrière-grands-parents.

En comblant ces lacunes, nous pouvons commencer à améliorer leur image d'eux-mêmes. Ce n'est pas une histoire honteuse qu'ils devraient oublier. En fait, en découvrant ces choses, qui sont là, ils peuvent aider à rebâtir nos communautés. Ils ont tout plein de potentiel, ils ont beaucoup de choses à offrir. Certains se sont plaints devant moi - pas des gens dans la salle - certains ont critiqué les jeunes Autochtones en milieu urbain, disant qu'ils ne savent pas qui ils sont, qu'ils sont perdus, qu'ils se ramassent dans des situations dangereuses ou qu'ils ont cessé de se comporter en véritables Autochtones.

C'est l'effet que la colonisation devait avoir sur eux. Ils sont les fruits de la colonisation. Les pensionnats n'ont pas fait qu'enlever les enfants à leur famille, ils ont fracturé les réseaux de relation. Les pensionnats ont vraisemblablement joué un rôle important, mais je tiens à dire qu'il y a plus d'enfants pris en charge aujourd'hui qu'il y en avait à l'apogée du système des pensionnats. Nous perdons des enfants à la vitesse grand V. Tant qu'ils seront placés, nos relations sociales continueront de se fracturer. Il faut arrêter ça. Il faut vraiment arrêter ça et leur permettre de rebâtir et permettre à nos communautés de rebâtir.

Si l'on parle de vérité et de réconciliation, il faut reprendre en charge nos enfants. Il faut rebâtir les réseaux sociaux que nous avons. Le gouvernement canadien a créé un système légal incroyable qui nous sépare les uns des autres : Indiens inscrits, non-inscrits, Métis, Inuits. Tant que nous laissons ces catégories juridiques nous diviser, nous oublions que nous sommes les premiers habitants du pays, les premiers êtres humains qui y sont venus. C'est notre enseignement, c'est notre héritage. Les catégories juridiques nous divisent. Nous devons trouver une façon de les abolir, car elles nous nuisent. Tant que nous lutterons les uns contre les autres, nous continuerons de ne pas prendre nos propres enfants en charge. On ne peut pas faire front commun, on ne peut pas lutter de toutes nos forces. Parce qu'on a perdu cet avantage. Je ne veux pas finir sur une note négative, J'en viens toujours là.

L'une des choses que j'adorais dans les cours de SUNTEP que j'enseignais et qui me manque terriblement, c'est que, quand on faisait leur généalogie, et les classes étaient petites, généralement 15 jeunes ou moins - j'emploie ce mot parce que je vieillis et qu'ils me semblent tous si jeunes - à la fin du cours, ils avaient découvert qu'ils étaient tous apparentés. Ils avaient découvert leur cousinage; mieux encore, ils avaient noué des relations sociales dans la classe. Lorsque certains allaient aux archives, mais ne trouvaient pas leurs ancêtres pour une raison quelconque, les autres étudiants les acceptaient au sein de leur famille. C'est là la force de notre enseignement. Ce sont nos valeurs. Nous avons raison d'être fiers de les avoir conservées, parce que nous avons survécu. Nos histoires aussi ont survécu. Il nous suffit de nous en souvenir. Merci.

**Sarah :** Je sais que parfois... comme Harold se plaît à le dire, il ne veut pas que les gens qui se tiennent devant lui soient des plateaux de bananes et de pommes. Mais, par égard pour les pouvoirs d'Harold Tarbell... Vous comprendrez mon allusion plus tard... J'aimerais commencer... Je le savais!... Margo a dit 10 minutes. Vous voyez? Je savais que Margo était le

mot magique. Je pense que nous avons la chance d'entendre ces récits d'une rare puissance qui figurent toutes, d'ailleurs, dans le livre. Au public, auriez-vous des questions ou des demandes de renseignements pour les merveilleux auteurs du livre qui viennent de parler? Harold a la gentillesse de prolonger la séance et même de marcher autour en passant ce microphone. Avez-vous des questions? Des commentaires?

**Trevor Hancock :** Merci. Je m'appelle Trevor Hancock et je suis de l'Université de Victoria. Je devrai me rendre à Ottawa pour voir Charlotte. Je vous remercie toutes. Vos discours étaient tous très émouvants et très profonds. J'ai passé les trois dernières années ou bonne partie d'entre elles à collaborer avec un groupe à un rapport pour l'Association canadienne de santé publique sur les déterminants écologiques de la santé. Nous parlons souvent de l'aspect social. J'étais ravi que vous parliez toutes, d'une façon ou d'une autre, du rôle de la terre, de la nature, de l'écosystème dont nous dépendons. Je voulais simplement ajouter une image à la métaphore de Charlotte sur l'arbre, que j'adore et que j'ai vu croître ces dernières années : c'est que l'arbre est enraciné dans le sol et que le sol est l'écosystème; c'est de l'air et de l'eau, des microorganismes, des plantes et des animaux dont l'arbre dépend. On a tendance... pas vous, mais les autres ont tendance à mettre l'accent sur le social aux dépens de l'écologique. J'aimerais que vous parliez – et je crois que vous l'avez fait – des relations entre les parties. Parce que, si on ne protège pas le sol, nos écosystèmes, à qui l'on doit les déterminants de base de la santé - l'air, l'eau et la nourriture - si on ne les protège pas, ce qui est le cas, on aura tous de gros problèmes.

**Shirley :** Merci Trevor. Bien sûr, d'un point de vue inuit, ce sont les mêmes choses. Les Inuits se disent entièrement dépendants de la santé de l'environnement et de la façon dont ils le comprennent. Par exemple, les enfants, surtout ceux de 6 à 8 ans, se faisaient réveiller tôt le matin, sortaient de l'igloo pour regarder le ciel et prédire exactement la météo pour leur famille, pour que les adultes adaptent leur chasse en conséquence. S'ils commettaient une erreur, toute la communauté en souffrait. Les enfants sont donc devenus de très fins observateurs : ils remarquaient même les changements les plus infimes dans l'environnement. Les aînés nous disent que la génération actuelle ne sait plus le faire. À Arviat, ma fille a lancé un programme appelé Programme des jeunes chasseurs. Elle ou un groupe d'aînés forme des chasseurs ayant de 8 à 18 ans. Ils mettent l'accent sur le sens de l'observation qu'a perdu la génération actuelle. C'est essentiel à la lumière des changements climatiques. Il est très important que nous sachions ce qui arrive avec l'environnement.

**Sarah :** Je tiens à préciser, Trevor, que le livre est en fait une tentative de dépasser les limites du social, d'où son sous-titre Au-delà du social, tout en reconnaissant l'importance de l'aspect social. Je vous encourage à acheter le livre dont les profits seront versés à la Société de soutien à l'enfance et à la famille des Premières Nations. Vous y trouverez une foule de points de vue autres que le simple volet social. Quelqu'un a une autre question.

**Michael Bird :** Bonjour. Je suis Michael Bird. Je suis de pueblo Kewa au Nouveau-Mexique. En 2001, j'étais le premier Amérindien et malheureusement le seul, à avoir été président de l'American Public Health Association chez vos voisins du Sud. Je suis votre cousin du Sud. Je tiens d'abord à vous remercier de votre excellente présentation, de votre invitation et de m'avoir donné la chance d'être ici aujourd'hui. J'ai une pensée dont je voulais vous faire part.

Stephen Hawking, le physicien britannique, a dit que l'intelligence, c'est savoir s'adapter au changement. Or, les Autochtones ont su, mieux que tout autre peuple, s'adapter au changement. Je considère donc, quand je suis en présence d'un auditoire autochtone, être entouré de génies. Comme nous nous sommes adaptés à plus de changements dans les Amériques que tout autre peuple dans l'histoire du continent, nous sommes tous des génies. Je suis honoré d'être parmi vous. Merci beaucoup.

**Isaac Sobol :** Je suis Isaac Sobol, préposé itinérant dans le secteur de la santé publique ayant travaillé avec la communauté métisse dans le nord de la Saskatchewan, avec les Premières Nations de la Colombie-Britannique et du Nunavut. Je suis sur la même longueur d'onde que les présentatrices, que je remercie. Je me demande comment on peut garder les valeurs de partage dans les communautés autochtones à une époque où triomphent le capitalisme et une économie basée sur la rémunération. Qu'en pensez-vous?

**Shirley :** C'est encore à moi de répondre. Isaac, vous avez entendu parler, je sais, de la stratégie de réduction de la pauvreté qui est à l'étude au Nunavut. En fait, c'est l'un des volets essentiels pour les Inuits parce que leur système relationnel est fondé sur le partage, pas seulement de la nourriture mais de tout le reste, leurs connaissances, leur expertise qu'ils mettent par pijitsirniq, au profit des autres. Cette semaine, il y a une réunion à Cambridge Bay pour repenser tout le système de soutien du revenu de façon à encourager les Inuits à ne pas simplement attendre leur chèque de bien-être social, ce qui, selon les aînés, est le principal agent de destruction de la culture inuite, mais à trouver des manières de participer et de collaborer au bien commun, puis, en retour, de recevoir le soutien de la communauté pour leur contribution. C'est donc une reformulation de la conception du monde, du capitalisme et des valeurs de partage autochtones.

Un autre volet important est la sécurité alimentaire. De nos jours, les Inuits disent : « La viande traditionnelle est gratuite : nos chasseurs la chassent, la ramènent au campement et la partagent avec nous ». Mais selon nos recherches sur la définition du partage des aliments, le partage doit se faire dans les deux sens. Si quelqu'un nous apporte de la viande traditionnelle, il faut lui rendre la pareille. Nous avons demandé aux aînés quel était le meilleur cadeau en retour qu'ils avaient reçu – certains reçoivent de l'argent pour acheter de l'essence, des mitaines – selon eux, le meilleur cadeau en retour, c'est une bénédiction ou des vœux des aînés avec qui ils avaient partagé de la nourriture. On peut donc dire que ces croyances sont encore vivantes et qu'il faut s'appuyer sur leur force pour qu'elles façonnent notre avenir.

Sarah : Merci Shirley. Notre présentation prend fin. Si vous voulez lire notre livre je vous encourage à le commander en ligne ou à votre librairie locale. Je pense qu'il plaira à tous. En ma qualité de codirectrice, je répète qu'il s'agissait d'un honneur insigne, où le Centre de collaboration nationale de la santé autochtone a joué un rôle essentiel. Je vous remercie donc tous d'être venus nous écouter ce matin. Merci.